

Jacques Bouveresse

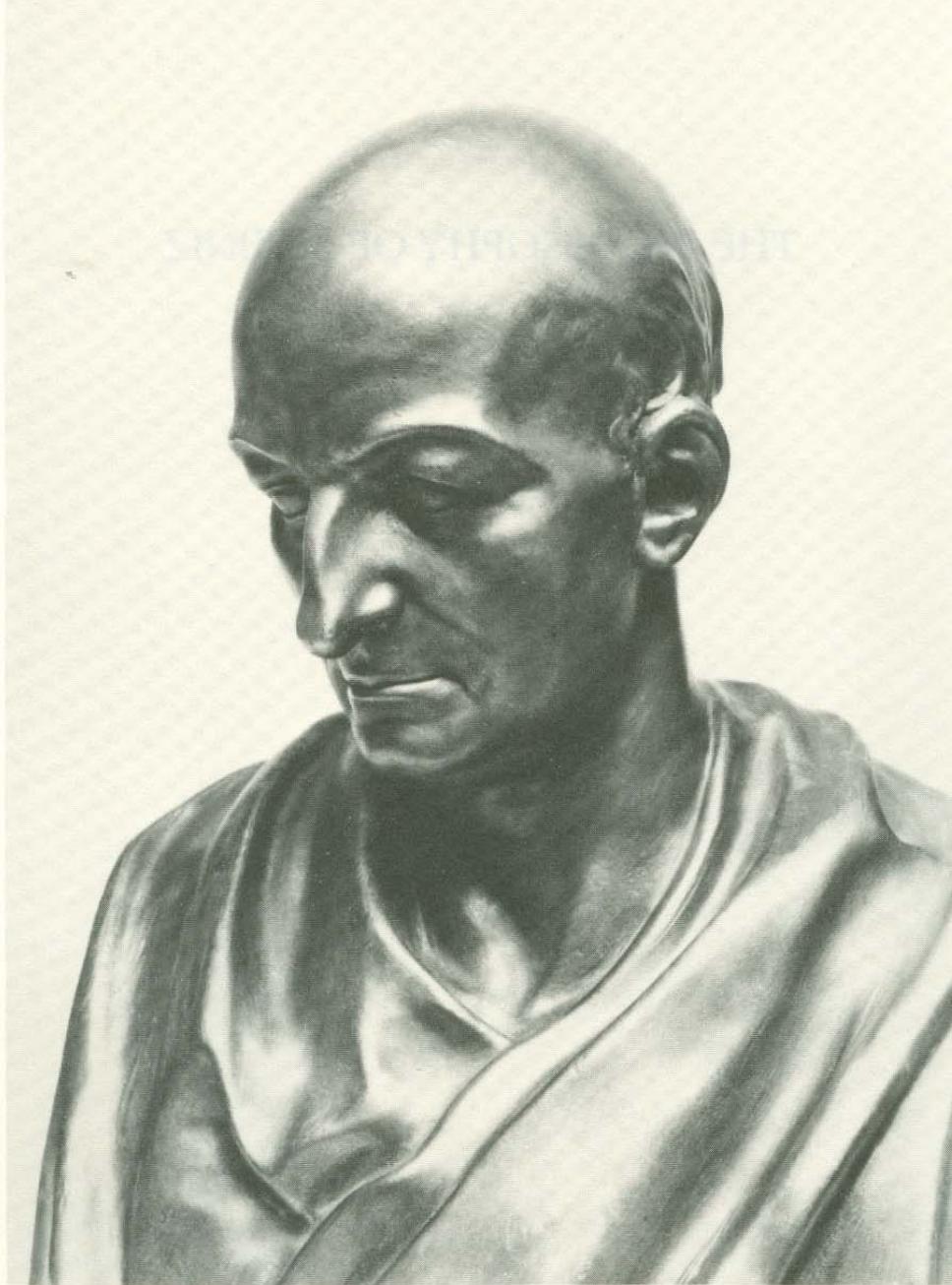
Dans le labyrinthe: nécessité,  
contingence et liberté chez  
Leibniz

2008-2009

- 1. Le meilleur des mondes possibles et le « problème du mal »
- 2. Dieu ne pouvait-il réellement pas mieux faire?
- 3. Le calcul du meilleur et le problème de la quantification de la perfection
- 4. Leibniz peut-il avoir eu véritablement deux philosophies?
- 5. L'intellect, la volonté et les possibles
- 6. Le bien et le mal peuvent-ils être sous la dépendance de la volonté?
- 7. La liberté de Dieu et la nôtre
- 8. Le rationalisme éthique dogmatique et le constructivisme moral
- 9. Le « labyrinthe de la liberté »
- 10. La prédétermination et la prescience pourraient-elles menacer la liberté?
- 11. L'aporie de Diodore et le « possibilisme » de Leibniz
- 12. Le déterminisme, la délibération, le choix et la question de la responsabilité
- 13. Les causes, les raisons et les fins



- Gottfried Wilhelm von Leibniz, tableau de Bernhard Christoph Francke, Braunschweig, Herzog-Anton-Ulrich-Museum, vers 1700



*Bust of Gottfried Wilhelm Leibniz by Johann Gottfried Schmidt (ca. 1788)*



- La dalle funéraire de Leibniz (Neustädter Kirche, Hanovre)
- « "La courbe qui s'est infléchie vers le bas s'élèvera à nouveau" – *inclinata resurget* : c'est avec ces mots symbolisés par une spirale et gravés sur son cercueil que Leibniz a été accompagné à son dernier repos [le 14 décembre 1716] par une poignée de gens au milieu de l'indifférence de la ville et de la cour de Hanovre. Néanmoins la devise et la spirale sur son cercueil pourraient difficilement avoir été plus appropriées. Le pathétique inévitable de son déclin dans la froide solitude de Hanovre avec dans ses mains d'innombrables projets inachevés et non publiés allait être adouci par la fécondité apparemment inépuisable de sa pensée pour le progrès philosophique et scientifique des générations futures" (Maria Rosa Antognazza, *Leibniz, An Intellectual Biography*, Cambridge University Press, New York, 2009, p. 543).

Pages de titre de la première édition de la *Théodicée* (Amsterdam, 1710),  
 et de la première édition de la *Monadologie* (traduction allemande de  
 Heinrich Köhler, Frankfurt und Leipzig, 1720)

ESSAIS  
 DE  
 THEODICÉE  
 SUR LA  
 BONTÉ DE DIEU,  
 LA  
 LIBERTÉ DE L'HOMME  
 ET  
 L'ORIGINE DU MAL.



A AMSTERDAM,  
 Chez ISAAC TROYEL, Libraire.  
 MDCCX.

Des  
 Hn. Gottfried Wihl. von Leibniz/  
 Ehemahligen Käyserl. Reichs- Hoff- und Churfürstl.  
 Braunschweig- Lüneburgischen Geheimbden Justitz- Rathes/  
 wie auch der Königl. Preussl. Societät der Wissens-  
 schafften Præsidentens ic.

Sehr = Sätze

über die  
 MONADOLOGIE,

ingleichen  
 Von Gott und seiner Existenz/ seinen Eigenschaff-  
 ten und von der Seele des Menschen ic.

wie auch  
 Dessen letzte Vertheidigung seines Systematis Harmonias  
 praestabilitae wider die Einwurffe des Herrn Bayley  
 aus dem Französischen übersetzt

von  
 Heinrich Köhlern/ Phil. & Jur. U. C.

Mit einem Schreiben  
 des

Herrn von Leibniz/

Worinnen ein Project zu einer Medaille, auf welcher  
 das Bild der Schöpfung nach seiner Dyadic vorge-  
 stellt wird, befindlich ist

und  
 Mit einem Discurs des Übersetzers über  
 das Licht der Natur.

Frankfurt und Leipzig

Bei Joh. Meyers sel. Witbe, Buchhandl. in Jena. 1720.

- « Quand il est question de gens qui ne nous concernent que de loin, il nous suffit de savoir quels sont leurs buts pour les approuver ou les rejeter en totalité. Quand à ceux qui nous sont plus proches, nous les jugeons d'après les moyens qu'ils emploient pour parvenir à leurs fins, souvent nous désapprouvons leurs objectifs, mais nous les aimons en raison des moyens qu'ils emploient et du type de vouloir qui est le leur. Or les systèmes philosophiques ne sont tout à fait vrais que pour ceux qui les ont fondés : les philosophes ultérieurs n'y voient tous habituellement qu'une seule et monumentale erreur ; les esprits les plus faibles une somme d'erreurs et de vérités. Mais leur but ultime est considéré en tout cas comme une erreur, et c'est dans cette mesure-là qu'il est rejeté. C'est pourquoi bien des gens réprouvent tel philosophe car son but n'est pas le leur : ce sont ceux-là qui ne nous concernent que de loin. En revanche, celui que réjouit la fréquentation des grands hommes se réjouit également au contact de ces systèmes, fussent-ils même tout à fait erronés. Car, néanmoins, ils renferment quelque point absolument irréfutable, une tonalité, une teinte personnelles qui nous permettent de reconstituer la figure du philosophe comme on peut conclure de telle plante en tel endroit au sol qui l'a produite. En tout cas, cette manière particulière de vivre et d'envisager les problèmes de l'humanité a déjà existé ; elle est donc possible. Le « système » ou tout au moins une partie de ce système est la plante issue de ce sol<sup>[1]</sup> ... »

• <sup>[1]</sup> Friedrich Nietzsche, *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs*, suivi de *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, textes et variantes établis par G. Coli et M. Montinari, traduit de l'allemand par Jean-Louis Backès, Michel Haar et Marc B. de Launay, Gallimard, Paris, 1975, p. 9.

- « Le flux réel [des formes] se présente avec le caractère consistant dans le fait d'être simplement 'donné'. Il ne révèle aucun caractère particulier de 'perfection'. Au contraire, l'imperfection du monde est le thème de toute religion qui offre une échappatoire et de tout sceptique qui déplore la superstition régnante. La théorie leibnizienne du 'meilleur des mondes possibles' est une sottise audacieuse qui a été produite dans le but de sauver la face d'un Créateur construit par des théologiens contemporains et antérieurs » (Alfred North Whitehead, *Process and Reality, An Essay in Cosmology* (1929), The Free Press, Collier-Macmillan, London, 1978, p. 47).

- « J'essaie de comprendre. Je crois que je m'efforce d'aimer. Il est vrai que je ne suis pas ce qu'on appelle un optimiste. L'optimisme m'est toujours apparu comme l'alibi sournois des égoïstes, soucieux de dissimuler leur chronique satisfaction d'eux-mêmes. Ils sont optimistes pour se dispenser d'avoir pitié des hommes, de leur malheur[1]. »

[1] Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières sous la lune*, Librairie Plon, Paris, 1938, p. 24.

- « Le résultat est, me semble-t-il, qu'il n'y a pas de bon argument athéologique à partir du mal. L'existence de Dieu n'est ni exclue ni rendue improbable par l'existence du mal. Bien entendu, la souffrance et le malheur peuvent néanmoins constituer un *problème* pour quelqu'un qui croit en Dieu ; mais le problème n'est pas celui que présentent des croyances qui sont logiquement ou probabilistiquement incompatibles. Il peut trouver un problème *religieux* dans le mal ; en présence de sa propre souffrance ou de celle de quelqu'un qui est proche de lui, il peut échouer à conserver une attitude correcte à l'égard de Dieu. Confronté à une souffrance ou à un malheur personnels importants, il peut être tenté de se rebeller contre Dieu, de le menacer du poing, de maudire Dieu. Il peut désespérer de la bonté de Dieu, ou même abandonner complètement la croyance en Dieu. Mais c'est un problème d'une dimension différente. Un tel problème demande un conseil pastoral plutôt que philosophique<sup>[1]</sup>. »

<sup>[1]</sup> Alvin Plantinga, *The Nature of Necessity*, The Clarendon Press, Oxford, 1974, p. 195.

- « Les péchés mêmes ne sont des maux que pour ceux qui pechent, et absolument parlant ils augmentent la perfection des choses, comme les ombres sont bonnes dans un tableau pour rehausser les jours. Deus non permetteret malum, nisi majus bonum procuraret ex malo » (G. W. Leibniz, *Textes inédits*, d'après les manuscrits de la Bibliothèque provinciale de Hanovre, publiés et annotés par Gaston Grua, P. U. F., Paris, 1948, I, p. 138).

*Intelligi potest series rerum impossibilis, hypothetica necessitate, v.g. series Mundi talis, ut in ea eveniat omnes pios damnari, et omnes impios salvari.*

Ista quidem series intelligi seu concipi potest, sed ejus existentia actualis est impossibilis impossibilitate Hypothetica, non quidem quod id in terminis implicet contradictionem, sed, quod id sit incompatible, cum praesupposita Dei existentia, cujus perfectio (ex qua justitia sequitur) tale quid pati non potest.

*Tripliciter rem videmus, per experientiam, per ratiocinationem et per speculum. Deus vidit ab aeterno Judam esse peccaturum; non per experientiam, quia experientia non est nisi praesentium; non per ratiocinationem, quia ea Deus non indiget, ergo per speculum, id est in idea quae est in intellectu Divino, et futuritionem includit.*

Causa peccati immediata est homo prout scilicet tunc intellectu ac voluntate constitutus est ex positis externis. At causa peccati praecedens seu mediata est status hominis et objectorum praecedens praesentem; et catena harum causarum mediarum est series rerum. Sed causa ejus prima est eadem quae seriei, nempe idearum in intellectu divino constitutarum et rerum possibilium naturam exprimentium constitutio talis, ut optimum sit in summa hanc potius quam illam seriem eligi.

Quemadmodum Musicus non vult dissonantias per se, sed per accidens tantum, quando ipsis, postea correctis, melodia perfectior redditur quam sine ipsis fuisset; ita Deus non vult peccata nisi sub conditione poenae corrigentis, et per accidens tantum, ut requisita ad complendam seriei perfectionem.

*Quisquis habet pravam voluntatem, is jure punitur. Prava voluntas nihil aliud est quam pravae circa res morales sententiae vel opiniones. Quicumque pravas circa res practicas habet opiniones, easque exequitur, is jure punitur, ob hanc solam causam, quia scelus ejus non ex errore facti, sed ex errore juris, id est ex pessimis opinionibus deliberatisque rationibus ortum est. Unde patet nihil aliud requiri ad puniendum scelus, quam ut quis admittat scelus, et sciat tamen esse scelus. Nulla ergo alia opus est libertate. Nec refert, quod ille putat, scelus sibi esse bonum, seu utile; et ideo ipsum elegit, quia impune se laturum, vel poenam longe minorem fructu inde sperato, credebat. Nam nihilo minus punietur, tametsi ratio eligendi fuerit haec opinio.*

<sup>1</sup> rerum erg. L <sup>3</sup> actualis (I) nullo modo est possibil (2) est L <sup>11</sup> est (I) peccans (2) | homo erg. | L <sup>12</sup> ex positis externis erg. L <sup>12</sup> peccati (I) mediata est (2) | prima seu gestr. | mediata est eadem quae (3) mediata (4) praecedens . . . est L <sup>12</sup> f. hominis (I) praecedens praesentem (2) et L <sup>14</sup> ejus erg. L <sup>14</sup> f. nempe (I) ideae rerum in intellectu divino constitutae earum naturam exprimentes (2) idearum . . . et L <sup>15</sup> possibilium erg. L <sup>15</sup> f. optimum (I) esset (2) sit L <sup>17</sup> dissonantias (I), sed (2) per L <sup>18</sup> ipsis (I) melodia (2), postea L <sup>21</sup> jure erg. L <sup>23</sup> solam (I) rationem (2) causam L <sup>26</sup> scelus, (I) etsi sciat esse scelus (2) et L

- « De même que le Musicien ne veut pas les dissonances par elles-mêmes, mais seulement par accident, quand par elles, une fois qu'elles ont été ensuite corrigées, la mélodie est rendue plus belle qu'elle ne l'aurait été sans elles, de même Dieu ne veut pas les péchés, si ce n'est sous condition de la peine qui les corrige, et seulement par accident comme des choses requises pour compléter la perfection de la série »  
 (« Conversatio cum Domino Episcopo Stenonio [Nicolas Stensen] de Libertate » (novembre-décembre 1677), *Sämtliche Schriften und Briefe*, Akademie Verlag, VI, 4, p. 1378).

Mais comme on ne sauroit remarquer la beauté d'une perspective lorsque l'œil n'est point placé dans une situation propre à la regarder, il ne faut point trouver estrange que le même nous arrive dans cette vie < si courte, à l'égard de l'ordre général >. Cependant, il y a lieu de croire que nous serons plus près un jour du véritable point de vue des choses pour les trouver bonnes, non seulement par la foy, ny seulement par cette science generale que nous en pouvons avoir à present, mais par l'experience même < du detail >, et par le sentiment vif de la beauté de l'univers, même par rapport à nous ; ce qui seroit une bonne partie de la felicité qu'on se promet.

L'acquisition de la perspective correcte  
(Grua, *Textes inédits*,  
I, p. 380)

M. Bayle raisonne lui-même ailleurs contre ceux qui exaltent jusqu'aux nues une liberté outrée qu'ils s'imaginent dans la volonté lorsqu'ils la voudraient indépendante de la raison.

192. Au reste, M. Bayle s'étonne que « l'entendement » divin, dans l'infinité de ses idées, rencontre toujours » et du premier coup leur conformité parfaite avec leurs » objets sans qu'aucune connaissance le dirige ». Cette objection est nulle, de toute nullité; toute idée distincte est par là même conforme avec son objet, et il n'y en a que de distinctes en Dieu : outre que d'abord l'objet n'existe nulle part, et quand il existera il sera formé sur cette idée. D'ailleurs, M. Bayle sait fort bien que l'entendement divin n'a point besoin de temps pour voir la liaison des choses. Tous les raisonnements sont éminemment en Dieu, et ils gardent un ordre entre eux dans son entendement aussi bien que dans le nôtre; mais chez lui ce n'est qu'un ordre et une *priorité de nature*, au lieu que chez nous il y a une *priorité de temps*. Il ne faut donc point s'étonner que celui qui pénètre toutes les choses tout d'un coup doit toujours rencontrer du premier coup; et on ne doit point dire qu'il réussit sans qu'aucune connaissance le dirige. Au contraire, c'est parce que sa connaissance est parfaite que ses actions volontaires le sont aussi.

193. Jusqu'ici nous avons fait voir que la volonté de Dieu n'est point indépendante des règles de la sagesse, quoiqu'il soit étonnant qu'on ait été obligé de raisonner là-dessus et de combattre pour une vérité si grande et si reconnue. Mais il n'est presque pas moins étonnant qu'il y ait des gens qui croient que Dieu n'observe ces règles qu'à demi, et ne choisit point le meilleur, quoique sa sagesse le lui fasse connaître; et en un mot, qu'il y ait des auteurs qui tiennent que Dieu pouvait mieux faire. C'est à peu près l'erreur du fameux Alphonse<sup>322</sup>, roi de Castille, élu roi des Romains par quelques électeurs, et promoteur des Tables astronomiques qui portent son nom. L'on prétend que ce prince a dit que si Dieu l'eût appelé à son conseil quand il fit le monde, il lui aurait donné de bons avis. Apparemment le système du monde de Ptolémée, qui régnait en ce temps-là, lui déplaisait. Il croyait donc qu'on aurait pu faire quelque chose de mieux concerté, et il avait raison. Mais s'il avait connu le système de Copernic avec les découvertes de Kepler, augmentées maintenant par la connais-

sance de la pesanteur des planètes, il aurait bien reconnu que l'invention du vrai système est merveilleuse. L'on voit donc qu'il ne s'agissait que du plus et du moins, qu'Alphonse prétendait seulement qu'on aurait pu mieux faire, et que son jugement a été blâmé de tout le monde.

194. Cependant des philosophes et des théologiens osent soutenir dogmatiquement un jugement semblable; et je me suis étonné cent fois que des personnes habiles et pieuses aient été capables de donner des bornes à la bonté et à la perfection de Dieu. Car d'avancer qu'il sait ce qui est meilleur, qu'il le peut faire et qu'il ne le fait pas, c'est avouer qu'il ne tenait qu'à sa volonté de rendre le monde meilleur qu'il n'est; mais c'est ce qu'on appelle manquer de bonté. C'est agir contre cet axiome marqué déjà ci-dessus : *Minus bonum habet rationem mali*<sup>323</sup>. Si quelques-uns allèguent l'expérience, pour prouver que Dieu aurait pu mieux faire, ils s'érigent en censeurs ridicules de ses ouvrages, et on leur dira ce qu'on répond à tous ceux qui critiquent le procédé de Dieu, et qui de cette même supposition, c'est-à-dire des prétendus défauts du monde, en voudraient inférer qu'il y a un mauvais dieu, ou du moins un dieu neutre entre le bien et le mal. Et si nous jugeons comme le roi Alphonse, on nous répondra, dis-je : Vous ne connaissez le monde que depuis trois jours, nous n'y voyez guère plus loin que votre nez, et vous y trouvez à redire. Attendez à le connaître davantage, et y considérez surtout les parties qui présentent un tout complet (comme font les corps organiques); et vous y trouverez un artifice et une beauté qui va au-delà de l'imagination. Tirez-en des conséquences pour la sagesse et pour la bonté de l'auteur des choses, encore dans les choses que nous ne connaissons pas. Nous en trouvons dans l'univers qui ne nous plaisent point; mais sachons qu'il n'est pas fait pour nous seuls. Il est pourtant fait pour nous si nous sommes sages : il nous accommodera si nous nous en accommodons; nous y serons heureux si nous le voulons être.

195. Quelqu'un dira qu'il est impossible de produire le meilleur, parce qu'il n'y a point de créature parfaite, et qu'il est toujours possible d'en produire une qui le soit davantage. Je réponds que ce qui se peut dire d'une créature ou d'une substance particulière, qui peut toujours être surpassée par une autre, ne doit pas être appliqué à l'univers, lequel, se devant étendre par toute

- « [...] Rien ne sert davantage au bonheur que l'illumination de l'entendement et l'entraînement de la volonté à agir toujours selon l'entendement, et [...] une telle illumination est à chercher particulièrement dans la connaissances des choses qui peuvent amener notre entendement toujours plus loin vers une lumière supérieure, puisqu'il naît de cela un progrès constant en sagesse et en vertu, également par conséquent en perfection et joie, dont le profit reste à l'âme également après cette vie... » (« Von der Weisheit » (1694-1698), in *Gottfried Wilhelm Leibniz, Auswahl und Einleitung von Friedrich Heer*, Fischer Bücherei KG, Frankfurt am Main und Hamburg, 1958, p. 205).

es ist, ich weiß nicht, was, so mir an der Sache gefället, das nennet man Sympathie, aber die der Dingen Ursache forschen, finden den Grund zum öftern und begreifen, daß etwas darunterstecke, so uns zwar unvermerket, doch wahrhaftig zustatten kommt.

Die Musik gibt dessen ein schönes Beispiel. Alles, was klinget, hat eine Bebung oder hin und her gehende Bewegung in sich, wie man an den Saiten siehet, und also, was klinget, das tut unsichtbare Schläge; wenn solche nun nicht unvermerkt, sondern ordentlich gehen und mit gewissen Wechsel zusammentreffen, sind sie angenehm, wie man auch sonst einen gewissen Wechsel der langen und kurzen Silben und Zusammentreffen der Reimen bei den Versen beobachtet, welche gleichsam eine stille Musik in sich halten und, wenn sie richtig, auch ohne Gesang angenehm fallen. Die Schläge auf der Trommel, der Takt und die Kadenz in Tänzen und sonst dergleichen Bewegungen nach Maß und Regel haben ihre Angenehmlichkeit von der Ordnung, denn alle Ordnung kommt dem Gemüte zustatten, und eine gleichmäßige, obschon unsichtbare Ordnung findet sich auch in den nach Kunst verursachten Schlägen oder Bewegungen der zitternden oder bebenden Saiten, Pfeifen oder Glocken, ja selbst der Luft, so dadurch in gleichmäßige Regung gebracht wird, die denn auch ferner in uns vermittelt des Gehörs einen mitstimmenden Widerschall machet, nach welchem sich auch unsre Lebensgeister regen. Daher die Musik so bequem ist, die Gemüter zu bewegen, obgleich insgesamt solcher Hauptzweck nicht genugsam beobachtet noch gesucht wird.

Und ist nicht zu zweifeln, daß auch im Fühlen, Schmecken und Riechen die Süßigkeit in einer gewissen, obschon unsichtbaren, Ordnung und Vollkommenheit oder auch Bequemlichkeit bestehe, so die Natur darein geleet, uns und die Tiere zu dem, so sonst nötig ist, zu reizen, und daß also aller angenehmer Dinge rechter Gebrauch uns wirklich zustatten komme, obschon durch Mißbrauch und Unmäßigkeit anderwärts ein weit größerer Schade daraus zum öftern entstehen kann.

Vollkommenheit nenne ich alle Erhöhung des Wesens, denn wie die Krankheit gleichsam eine Erniedrigung ist und ein Abfall von der Gesundheit, also ist die Vollkommenheit etwas, so über die Gesundheit steigt; die Gesundheit aber selbst bestehet in Mittel und in der Waage und leget den Grund zur Vollkommenheit.

Gleichwie nun die Krankheit herkommt von verletzter Wirkung, wie solches die Arzneyverständige wohl bemerket, also erzeiget sich hingegen die Vollkommenheit in der Kraft zu wirken, wie denn alles Wesen in einer gewissen Kraft bestehet, je größer die Kraft, je höher und freier ist das Wesen.

Ferner bei aller Kraft, je größer sie ist, je mehr zeigt sich dabei *Viel aus einem und in einem*, indem Eines viele außer sich regieret und in sich vorbildet. Nun die Einigkeit in der Vielheit ist nichts

- « Il ne faut pas douter qu'également dans le toucher, le goût et l'odorat la douceur (*Süßigkeit*) consiste dans un ordre et une perfection certains, bien qu'invisibles, ou encore une commodité que la nature a mis en eux pour nous attirer nous et les animaux vers ce qui nous est nécessaire par ailleurs, et que par conséquent un usage approprié de toutes les choses agréables nous est réellement très profitable, bien que l'abus et l'intempérance puissent produire très souvent des dommages beaucoup plus grands » (« Von der Weisheit », p. 204).

- « La musique nous charme, quoyque sa beauté ne consiste que dans les convenances des nombres, et dans le compte dont nous ne nous apercevons pas, et que l'âme ne laisse pas de faire, des battements ou vibrations des corps sonnans, qui se rencontrent par certains intervalles. Les plaisirs que la vue trouve dans les proportions, sont de la même nature ; et ceux que causent les autres sens, conviendront à quelque chose de semblable, quoyque nous ne puissions pas l'expliquer si distinctement » (« Principes de la Nature et de la Grâce, fondés en raison », *Phil. Schr.* VI, p. 605-606; *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison. Principes de la philosophie ou monadologie*, publiés par André Robinet, P. U. F., Paris, 1954, p. 61.).

---

es ist, ich weiß nicht, was, so mir an der Sache gefällt, das nennet man Sympathie, aber die der Dingen Ursache forschen, finden den Grund zum öftern und begreifen, daß etwas darunterstecke, so uns zwar unvermerket, doch wahrhaftig zustatten kommt.

Die Musik gibt dessen ein schönes Beispiel. Alles, was klinget, hat eine Bebung oder hin und her gehende Bewegung in sich, wie man an den Saiten siehet, und also, was klinget, das tut unsichtbare Schläge; wenn solche nun nicht unvermerkt, sondern ordentlich gehen und mit gewissen Wechsel zusammentreffen, sind sie angenehm, wie man auch sonst einen gewissen Wechsel der langen und kurzen Silben und Zusammentreffen der Reimen bei den Versen beobachtet, welche gleichsam eine stille Musik in sich halten und, wenn sie richtig, auch ohne Gesang angenehm fallen. Die Schläge auf der Trommel, der Takt und die Kadenz in Tänzen und sonst dergleichen Bewegungen nach Maß und Regel haben ihre Angenehmlichkeit von der Ordnung, denn alle Ordnung kommt dem Gemüte zustatten, und eine gleichmäßige, obschon unsichtbare Ordnung findet sich auch in den nach Kunst verursachten Schlägen oder Bewegungen der zitternden oder bebenden Saiten, Pfeifen oder Klocken, ja selbst der Luft, so dadurch in gleichmäßige Bewegung gebracht wird; die denn auch ferner in uns vermittelst des Gehörs einen mitstimmenden Widerschall machet, nach welchem sich auch unsre Lebensgeister regen. Daher die Musik so bequem ist, die Gemüter zu bewegen, obgleich insgemein solcher Hauptzweck nicht genugsam beobachtet noch gesucht wird.

Und ist nicht zu zweifeln, daß auch im Fühlen, Schmecken und Riechen die Süßigkeit in einer gewissen, obschon unsichtbaren, Ordnung und Vollkommenheit oder auch Bequemlichkeit bestehe, so die Natur darein geleet, uns und die Tiere zu dem, so sonst nötig ist, zu reizen, und daß also aller angenehmer Dinge rechter Gebrauch uns wirklich zustatten komme, obschon durch Mißbrauch und Unmäßigkeit anderwärts ein weit größerer Schade daraus zum öftern entstehen kann.

Vollkommenheit nenne ich alle Erhöhung des Wesens, denn wie die Krankheit gleichsam eine Erniedrigung ist und ein Abfall von der Gesundheit, also ist die Vollkommenheit etwas, so über die Gesundheit steigt; die Gesundheit aber selbst bestehet in Mittel und in der Waage und leget den Grund zur Vollkommenheit.

Gleichwie nun die Krankheit herkommt von verletzter Wirkung, wie solches die Arzneiverständige wohl bemerket, also erzeiget sich hingegen die Vollkommenheit in der Kraft zu wirken, wie denn alles Wesen in einer gewissen Kraft bestehet, je größer die Kraft, je höher und freier ist das Wesen.

Ferner bei aller Kraft, je größer sie ist, je mehr zeigt sich dabei *Viel aus einem und in einem*, indem Eines viele außer sich regieret und in sich vorbildet. Nun die Einigkeit in der Vielheit ist nichts

- « La musique donne un bel exemple de cela. Tout ce qui résonne a en soi un tremblement ou un mouvement de va-et- vient, comme on le voit sur les cordes, et par conséquent ce qui résonne, cela fait des coups invisibles; si maintenant ces coups ont lieu non de façon inaperçue, mais se rencontrent de façon ordonnée et avec une certaine alternance, ils sont agréables, comme on observe également par ailleurs une certaine alternance des syllabes longues et des syllabes courtes et une certaine rencontre des rimes dans les vers, qui contiennent en quelque sorte en eux une musique silencieuse et, quand ils sont corrects, tombent même sans chant de façon agréable. Les coups sur le tambour, le rythme et la cadence dans les danses et les autres mouvements du même genre qui obéissent à la mesure et à la règle tirent leur agrément de l'ordre, car tout ordre est bénéfique pour l'esprit, et un ordre régulier, quoique invisible, se trouve également dans les coups et les mouvements provoqués avec art des cordes, des tuyaux ou des cloches vibrants ou tremblants, et même de l'air, qui est agité par là de façon régulière et qui par conséquent produit en outre en nous, par l'intermédiaire de l'ouïe, un écho qui résonne de façon concordante, par lequel nos esprits vitaux sont également agités. C'est pourquoi .la musique est si commode pour mouvoir les esprits, bien que de façon générale ce genre de but principal ne soit pas suffisamment observé ni cherché » (« Von der Weisheit », p. 204)

- « [...] Les plaisirs même des sens se réduisent à des plaisirs intellectuels confusément connus » (*Phil. Schr.*, VI, p. 605).
- « *Voluptas* [...] intelligentis nihil aliud est quam perceptio pulchritudinis. Et omnis dolor continet aliquid inordinati <sed respective ad percipientem>, cum absolute omnia sunt ordinata » (*Opuscules et fragments inédits* publiés par Couturat (1903), Georg Olms, Hildesheim, 1988, p. 535).
- « *Voluptas* est sensus crescentis perfectionis. *Dolor* est sensus imminutae perfectionis. » (*Grua II*, p. 603).

- « Le monde est le meilleur entre tous les mondes possibles, et voici en quoi a consisté la délibération divine. Les biens et les maux sont comme des quantités mathématiques. Représentons par  $m$  le mal et par  $b$  le bien. Dieu soustrait  $m$  de  $b$  et choisit celui d'entre les possibles qui présente une quantité  $b - m$  plus grande que celle que présentent tous les autres possibles. Cette différence la plus élevée qu'il soit possible d'obtenir est le fondement de cet optimisme relatif. Il se peut que, dans le monde créé par Dieu, la quantité des maux l'emporte sur la quantité des biens, mais rien ne s'oppose véritablement à ce que la quantité des biens surpasse celle des maux » (Emile Boutroux, *La Philosophie allemande au XVII<sup>e</sup> siècle*, Vrin, Paris, 1948, p. 161)

- « Il faut tenir pour assuré que tous ceux auxquels ne plaît pas le gouvernement de notre globe, auxquels il semble que Dieu aurait pu mieux faire certaines choses, et ceux aussi qui prennent argument du désordre des choses qu'ils imaginent en faveur de l'athéisme, sont des haïsseurs de Dieu ; d'où il est clair encore que la haine contre Dieu convient aux athées ; car quoi que ce soit qu'ils croient ou disent pourvu que la nature et l'état des choses leur déplaisent, par là même ils haïssent Dieu, bien qu'ils n'appellent pas Dieu ce qu'ils haïssent » (*Confessio Philosophi* (1672-1673), traduction française de Yvon Belaval, Vrin, Paris, 1970, p. 90).
- « Il haït donc Dieu celui qui veut autres la nature, les choses, le monde, le présent, il souhaite un monde autre qu'il n'est. *Qui meurt mécontent, meurt haïssable de Dieu* » (*ibid.*, p. 93).

François de Salignac de la Mothe Fénelon, *Démonstration de l'existence de Dieu, tirée de l'art de la nature, des preuves purement intellectuelles, et de l'idée de l'infini même*; suivie des *Lettres sur la religion*, nouvelle édition, Mame Frères, Paris, 1810, p. 365-366.

## SUR LA RELIGION.

IX. Il y a une extrême différence entre la perfection de l'ouvrier et celle de l'ouvrage. L'ouvrier ne peut rien faire qu'avec une perfection infinie, puisqu'il ne peut jamais se dégrader et rien perdre de ce qu'il est; mais l'ouvrage de l'ouvrier infiniment parfait ne peut jamais avoir qu'une perfection finie. Si l'ouvrage avait une infinie perfection, il seroit l'ouvrier même; car il n'y a que Dieu seul qui puisse être infiniment parfait. Rien ne peut être égal à lui; rien ne peut même être qu'infiniment au-dessous de lui: de là il faut conclure que, nonobstant sa toute-puissance, il ne peut rien produire hors de lui qui ne soit infiniment imparfait; c'est-à-dire infiniment inférieur à sa suprême perfection. Pour concevoir ce que Dieu peut produire hors de lui, il faut se le représenter comme voyant des degrés infinis de perfection au-dessous de la sienne. En quelque degré qu'il s'arrête, il en trouve d'infinis en remontant vers lui, et en descendant au-dessous de lui. Ainsi il ne peut fixer son ouvrage à aucun degré qui n'ait une infériorité infinie à son égard. Tous ces divers degrés sont plus ou moins élevés les uns à l'égard des autres; mais tous sont infiniment inférieurs à l'être suprême. Ainsi on se trompe manifestement quand on veut s'imaginer que l'être infiniment parfait se doit à lui-même, pour la conservation de sa perfection et de son ordre, de donner à son ouvrage le plus grand ordre et la plus haute perfection qu'il peut lui donner. Il est certain tout au contraire que Dieu ne peut jamais fixer aucun ouvrage à un degré certain de perfection, sans l'avoir pu mettre à un autre degré supérieur d'ordre et de perfection, en remontant toujours vers l'infini, qui est lui-même. Ainsi il est certain que Dieu, loin de vouloir toujours le plus

haut degré d'ordre et de perfection, ne peut jamais aller jusqu'au plus haut degré, et qu'il s'arrête toujours à un degré inférieur à d'autres qui remontent sans cesse vers l'infini. Faut-il donc s'étonner si Dieu n'a pas fait la volonté de l'homme aussi parfaite qu'il auroit pu la faire? Il est vrai qu'il auroit pu la faire d'abord impeccable, bienheureuse, et dans l'état des esprits célestes. En cet état les hommes auroient été, je l'avoue, plus parfaits et plus participants de l'ordre suprême. Mais l'objection qu'on fait resteroit toujours toute entière, puisqu'il y a encore au-dessus des esprits célestes qui sont bornés, des degrés infinis de perfection, en remontant vers Dieu, dans lesquels le créateur auroit pu créer des êtres supérieurs aux anges. Il faut donc ou conclure que Dieu ne peut rien faire hors de lui, parceque tout ce qu'il feroit seroit infiniment au-dessous de lui, et par conséquent infiniment imparfait; ou avouer de bonne foi que Dieu, en faisant son ouvrage, ne choisit jamais le plus haut de tous les degrés d'ordre et de perfection. Cette vérité suffit seule pour faire évanouir l'objection. Dieu, il est vrai, auroit fait l'homme plus parfait et plus participant de son ordre suprême en le faisant d'abord impeccable et bienheureux, qu'en le faisant libre; mais il ne l'a pas voulu, parceque son infinie perfection ne l'assujettit nullement à donner toujours un degré de perfection sans qu'il y en ait d'autres à l'infini au-dessus de lui. Chaque degré a un ordre et une perfection digne du créateur, quoique les degrés supérieurs en aient davantage. L'homme libre est bon en soi, conforme à l'ordre, et digne de Dieu, quoique l'homme impeccable soit encore meilleur.

X. Dieu, en faisant l'homme libre, ne l'a point aban-

- « Quelqu'un dira qu'il est impossible de produire le meilleur, parce qu'il n'y a point de créature parfaite, et qu'il est toujours possible d'en produire une qui le soit davantage. Je réponds que ce qui se peut dire d'une créature ou d'une substance particulière, qui peut toujours être surpassée par une autre, ne doit pas être appliqué à l'univers, lequel, se devant étendre par toute l'éternité future, est un infini. De plus, il y a une infinité de créatures dans la moindre parcelle de la matière, à cause de la division actuelle du *continuum* à l'infini. Et l'infini, c'est-à-dire l'amas d'un nombre infini de substances, à proprement parler, n'est pas un tout; non plus que le nombre infini lui-même, duquel on ne saurait dire qu'il est pair ou impair. C'est cela même qui sert à réfuter ceux qui font du monde un dieu, ou qui conçoivent Dieu comme une âme du monde; le monde ou l'univers ne pourrait pas être considéré comme un animal ou comme une substance » (*Théodicée*, II, § 195; *Essais de Théodicée*, chronologie et introduction de Jacques Brunschwig, Garnier-Flammarion, Paris, 1969, p. 233-234)

- « Il s'agit donc de trouver cette raison formelle, c'est-à-dire le pourquoi de cet attribut [la justice], ou cette notion qui doit nous apprendre en quoi consiste la justice et ce que les hommes entendent, en appelant une action juste ou injuste. Et il faut que cette raison formelle soit commune à Dieu et à l'homme. Autrement on aurait tort de vouloir attribuer sans équivoque le même attribut à l'un et à l'autre. Ce sont là les règles fondamentales du raisonnement et du discours » (« *Méditation sur la notion commune de justice* » (été de 1703), reproduit dans G. W. Leibniz, *Le Droit de la raison*, Textes réunis et présentés par René Sève, Vrin, Paris, 1994, p. 11-112).